

L'ARYEN, PAR M. HOUZÉ.

L'Aryen, tel que le conçoivent aujourd'hui certains auteurs, n'est que le résultat de l'empiétement successif de la linguistique sur le terrain de l'histoire, de la préhistoire, de l'archéologie, des sciences naturelles, la zoologie, la botanique, la géologie même, de l'anthropologie et de la sociologie, sans oublier de la politique. M. Houzé a entrepris de remettre la question au point et de faire

(1) D^r E. HOUZÉ, *L'Aryen et l'Anthropologie. Étude critique.* (TRAVAUX DE L'INSTITUT DE SOCIOLOGIE. Bruxelles et Leipzig, chez Misch et Thron, 1906.)

le procès à l'anthroposociologie, cette « pseudo-science », comme l'a justement dénommée Manouvrier.

Pour l'historique des phases successives de cette fameuse question aryenne, l'auteur s'en réfère à Salomon Reinach (*L'origine des Aryens : histoire d'une controverse*, Paris, 1892) et à l'exposé fait par notre collègue, le R.-P. Van den Gheyn, au Congrès international des catholiques à Paris, en 1897. Mais il ajoute que, pour le moment, il est logique de faire la part de la linguistique, car les progrès de cette science marchent parallèlement aux autres progrès.

Les peuples du nord de l'Europe sont ceux qui ont été le plus longtemps réfractaires à la culture intellectuelle; les Germains sont, de tous les Européens, ceux dont la civilisation s'est développée la dernière et toujours au contact d'autres civilisations plus avancées. Il est donc peu probable que les Barbares balticoles aient été les premiers à parler un des idiomes de la famille asio-européenne. En effet, aux époques historiques, jamais un idiome germanique ne s'est implanté par la conquête : les vaincus ont, au contraire, toujours absorbé les vainqueurs, grâce à leur civilisation plus élevée. L'Anglais lui-même n'a jamais gagné de terrain en Europe et il ne doit son énorme diffusion qu'à la colonisation de contrées peuplées par des incultes.

Les civilisations européennes ont pris naissance autour de la Méditerranée. Dès l'époque quaternaire, alors que le type grossier de Spy était contrarié dans son évolution par la progression et le recul des glaciers, les Laugériens, ancêtres des Cro-Magnons, bien postérieurs du reste, peignaient sur les murailles de Combarelles et de Font-de-Gaume, et les hommes qui habitaient la Péninsule ibérique décoraient de peintures polychromes le plafond de la caverne d'Altamira. On a démontré le passage insensible, plus tard, de l'âge lithique à l'âge du métal chez les Lacustres de la Suisse et chez les habitants de l'Argar dans le sud-est de l'Espagne. La civilisation égéo-mycénienne avait atteint son apogée quand les hordes doriennes parurent; mais à ce moment une partie au moins des peuples envahis parlait une langue apparentée à celle des envahisseurs, et ce ne fut encore une fois pas le barbare nordique qui imposa sa langue. Il serait donc plus rationnel de placer l'origine de cette langue asio-européenne là où fleurit la civilisation, que d'admettre qu'elle a été importée par un peuple barbare.

Et cependant, au terme de « famille de langues indo-germaniques » que la linguistique avait d'abord adopté, on a peu à peu

vu se substituer celui de « indo-européennes », puis de « indo-celtiques ». Puis le mot race a remplacé le mot langue et l'on a inventé la « race indo-germanique », qui a ensuite laissé la place à la « race blonde ». C'est cette race blonde qui envahit toute l'Europe, en possession du métal, des plantes cultivées et des animaux domestiques. Il est fâcheux de constater que le Chien se retrouvait dans le Néolithique danois, le blé avec le Bœuf, le Cochon, le Cheval, descendants directs des animaux quaternaires, dans les cités lacustres de la Suisse. Mais cela n'embarrassa pas trop les auteurs : il leur suffit de reculer l'époque de leur invasion jusqu'au Néolithique. Il est vrai que les restes humains de cette époque montraient déjà un grand mélange de races : il fallait donc choisir le type de l'immigrant ; ce fut pour les uns, rares d'ailleurs, le brachycéphale brun ; mais pour la plupart c'était certainement le dolichocéphale blond : Homère en parlait avec admiration et les peintures des tombeaux des Pharaons reproduisaient leurs traits sous le nom de Tamahous !

Si nous interrogeons l'histoire, nous devons constater que les documents qu'elle fournit ne peuvent guère nous donner de renseignements sur ces époques lointaines : les écrits les plus anciens qui pourraient intervenir au débat sont les Védas et le Zend-Avesta ; or les Védas sont d'une époque postérieure à Alexandre le Grand et le texte actuellement connu du Zend-Avesta ne remonte pas au delà du III^e siècle de notre ère.

Il est inutile de parler des documents paléogermaniques que l'on a invoqués avec complaisance ; ils sont postérieurs à la *Notitia dignitatum* qui date de 410 : la loi des Visigoths se place entre 466 et 484 ; celle des Burgondes, entre 474 et 516 ; la loi Salique parut en 496 et la loi Ripuaire appartient au VII^e siècle. Quant à l'Edda, il est de beaucoup postérieur : les textes les plus anciens sont de 1100 et c'est l'emprunt de l'alphabet romain qui a permis leur transcription.

L'histoire prouve, au contraire, que la civilisation baltique est récente, et il est aujourd'hui impossible de maintenir cette affirmation, que le barbare du Nord a pu contribuer d'une manière quelconque à la civilisation de la Grèce et de Rome. Au contraire, partout où il a passé, il n'a laissé que des ruines, et il a fallu après chaque invasion un temps plus ou moins long au peuple envahi pour se ressaisir et en arriver à une « renaissance ».

L'archéologie, qui, dans ces dernières années surtout, a fait tant de progrès, a fini par avoir raison des derniers défenseurs de la

légende aryo-germanique. Les Piette, les Hogarth, les Tsountas, les de Morgan, les Arthur Evans, les Flinders Petrie ont fait justice des affirmations de ceux qui, comme d'Arbois de Jubainville, ont continué à affirmer sans preuves que la connaissance des céréales, la domestication des animaux et l'usage des métaux sont dus à ces fabuleux envahisseurs du Nord. La dernière partie de la conférence de M. Houzé résume avec une remarquable clarté ce que nous savons actuellement à ce sujet

Pour les plantes cultivées, M. Houzé fait remarquer d'abord que les langues basque, finnoise et berbère possèdent en propre des noms qui les désignent, ainsi que les animaux domestiques. Si les peuples qui parlent ces langues ne les avaient pas connus, ils eussent dû emprunter ces noms aux Indo-Européens, et ce n'est pas le cas.

D'ailleurs, Piette n'a-t-il pas prouvé par ses découvertes au Mas d'Azil qu'avant que l'Homme se servît de haches en pierre polie, les habitants des cavernes des Pyrénées cultivaient à la fois le blé et les arbres fruitiers? La plupart des plantes cultivées, pour Darwin, dérivent des espèces sauvages qui existent encore en Europe; les modifications que ces dernières ont subies ne sont que le résultat de la sélection et de la culture. Et les variétés même remontent à des époques lointaines puisque, dans les palafittes de l'âge de la pierre, Heer distingue déjà cinq variétés de froment et trois d'orge. Les échanges de tribu à tribu suffisent pour expliquer comment les variétés les meilleures, développées dans un milieu plus favorable, pouvaient se répandre dans des régions moins favorisées.

Depuis les découvertes de Heer et de Piette, les trouvailles de grains de céréales, d'empreintes de grains sur les parois de poteries, de figurations de grains par la gravure et la sculpture sur les parois des grottes se sont multipliées et ont jugé définitivement la question de l'ancienneté de l'art de la culture.

La domestication des animaux a été le sujet d'études non moins intéressantes.

Dès 1872, Steenstrup affirmait que les ossements des Rennes, des Moutons, des Chèvres et des Chiens, recueillis par Dupont dans les cavernes de la Lesse et de la Meuse, présentaient des caractères tels qu'il fallait admettre leur domestication. Les travaux ultérieurs, et notamment ceux de Rüttimeyer, de Nehring, de Dürst, de Schiemenz, de Sanson, etc., ont fixé la filiation des espèces domestiquées : le *Bos primigenius* est l'ancêtre du Bœuf domestiqué par les habitants de l'Europe; nos principales races chevalines

descendent d'ascendants quaternaires déjà domestiqués, ainsi que le prouvent les têtes de chevaux sculptées et gravées avec chevre : le Cheval de Remagen décrit par Nehring, d'où ont procédé les variétés allemande, danoise et normande; le Cheval de Solutré décrit par Toussaint, Sanson et Piètrément, d'où est issu le Cheval belge; le Cheval de Grenelle, découvert par Martin, qui a donné naissance à la race sequanaise de Sanson; les Moutons sont les représentants actuels de l'*Ovis musimon*, le Mouflon d'Europe; le Cochon descend du Sanglier, le *Sus scrofa*; les Chèvres, enfin, reconnaissent seules des ascendants probables dans des espèces asiatiques, comme *Capra aegagrus*, mais aussi dans les espèces européennes, comme *Capra ibex*.

Quant au Chien, sa généalogie est plus discutée peut-être; mais il résulte des études faites par Jeitteles que toutes les espèces sauvages à pupilles rondes sont domptables et que la plupart ont fait souche de races domestiques. Quelle que soit son origine, Loup, Chacal ou quelque espèce tertiaire, le Chien est ce que l'Homme l'a fait, et toutes les variations que l'on constate chez cet animal ont été recherchées et voulues suivant le but que son maître voulait atteindre. Il est certain toutefois que des variétés nombreuses existaient déjà à l'époque néolithique et probablement dès l'époque du Renne.

Enfin, la connaissance du métal peut-elle être attribuée à une immigration de peuples asiatiques? Ici encore, l'archéologie répond par la négative. Les fouilles montrent la même évolution en Europe, en Asie et en Égypte : les objets métalliques sont d'abord rares et reproduisent la forme des ustensiles de pierre de la région; ces objets sont en cuivre pur et ils sont très souvent accompagnés de lingots de cuivre, prouvant que l'industrie était locale et qu'ils étaient fabriqués sur place. L'évolution industrielle passant du cuivre au bronze est ensuite attestée par l'analyse chimique des trouvailles de l'époque suivante et par les transformations graduelles de la morphologie des objets.

Le cuivre est fort répandu, ce qui a permis aux régions où il existe d'avoir un âge du cuivre. Il n'en est pas de même de l'étain; aussi l'industrie du bronze n'a-t-elle pu prendre naissance que là où ces deux minerais se trouvaient réunis. Ces régions sont assez nombreuses : l'Espagne, le Portugal, la France, la Bohême, la Saxe offrent des gisements d'étain plus ou moins riches, et l'industrie du bronze a pu se développer en ces régions d'une manière indépendante. Mais c'est surtout des mines du sud de la Grande-

Bretagne que le commerce a exporté très tôt l'étain dans le bassin de la Méditerranée. Le mot *Κασσίτερος*, qui désignait ce métal en Grèce, est un mot celtique. L'étain venait donc des îles Cassitérides, des Cornouailles, comme le cuivre, *Κύπρος*, venait de l'île de Chypre. L'étain arrivait en Égypte, avec l'ambre, dès la IV^e dynastie, donc vers le IV^e millénaire avant Jésus-Christ; il y avait donc des relations commerciales entre l'Égypte et les bords de l'Elbe dès cette époque reculée, et les trouvailles de bronze et d'étain dans l'Allemagne du Nord et en Danemark, comme la présence du type danois de Borreby dans les round barrows néolithiques de l'Angleterre, permettent d'admettre des relations entre les bords de l'Elbe et la Grande-Bretagne.

Les palafittes de la Suisse tiraient probablement leur étain de la Gaule; l'industrie du bronze était similaire dans les deux régions au point de vue de la forme des objets et de leur composition chimique.

Enfin, au deuxième âge du bronze, l'étain est importé par voie maritime dans la Méditerranée. Le bronze devient alors un article d'exportation vers le Nord, ce que démontre la parenté de l'industrie méridionale avec l'industrie balkanique et septentrionale.

En résumé donc, ni la linguistique, ni l'histoire, ni l'archéologie, pas plus que l'anthropologie, ne peuvent établir une QUESTION ARYENNE. Il est grand temps de réagir énergiquement contre cette erreur imposée comme un dogme, l'existence d'un peuple aryen. C'est un des masques du pangermanisme. Le prétendu peuple aryen n'est pas un peuple primitif, c'est une « invention de cabinet de travail, *eine Erfindung der Studirstube* », comme l'a proclamé le professeur Mayer, de Bonn.

D^r VICTOR JACQUES.
